

## *LETTRES DE JANVIER*

*Auteur : Christina Au'Malley*

## Préface

*J'ai le regret de vous annoncer en ce jour triste la mort définitive et irrémédiable de toutes les lettres manuscrites. Le courrier distribué habituellement dans vos boîtes aux lettres est définitivement clos sauf pour l'envoi des colis.*

*Ce texte de loi vient d'être voté par nos ministres ne voyant pas l'intérêt de maintenir un service coûteux alors que plus personne n'écrit en dehors de dix pour cent des français. Vous recevrez vos factures électroniquement ainsi que toutes les diverses publicités. Cette décision est prise selon l'état dans un souci écologique, la planète croule sous les papiers et les arbres en font les frais...*

Toute l'Europe ainsi que de nombreux autres pays ont déjà adopté cette loi, la France est la dernière à l'appliquer. C'est la mort dans l'âme que nous nous résignons à la publication de cette dernière lettre ainsi qu'à son ultime distribution.

Nous ne pouvons plus faire concurrence à vos tablettes, ordinateurs, mails et autres formes de courriels informatique.

Recevez nos sincères condoléances  
pour cette mort de l'écriture  
programmée en toute légalité et  
impunité.

*Avec toute notre tristesse.*

*Le centre de distribution du courrier.*

[illegible]

*Le 1er janvier 2000.*

*Israël, Jérusalem.*

Monsieur Riviera,

Ce courrier ayant besoin d'être lu avec beaucoup d'attention, je vous suggère de vous installer confortablement. Je suis le fils de monsieur Cohen, comme ce dernier n'a pas eu le temps de se présenter, vous ne pouvez comprendre où je veux en venir...

Mon père est décédé récemment, j'ai retrouvé dans ces divers papiers un récit surprenant ; pour éclaircir la démarche que je fais auprès de vous, il nous faut remonter le fil du temps jusqu'en dix-neuf cent quarante et un, le six octobre plus exactement.

Votre père, amateur de chasse, cherchait ce jour précis, quelque gibier pour agrémenter le repas du soir en raz campagne, le ciel était gris, chargé, une fine bruine transperçait d'humidité les vêtements. Son attention fut attirée alors par de faibles gémissements non

loin du lieu où il se tenait, recroquevillé à deux pas de lui, un des pieds pris dans un piège à cochon sauvage, se tenait mon cher papa. Il était mort de froid, sa valise ouverte devant lui avec son contenu éparpillé au large tel un animal, blessé et perdu.

Un seul regard fut échangé, votre père et reparti sans un mot, le captif s'est cru définitivement abandonné à son triste sort. L'inconnu est revenu deux heures plus tard muni d'une grosse tenaille, d'une soupe chaude, de vêtements secs, de quoi faire un garrot et un pansement sommaire. Je ne tiens pas à m'éterniser sur les détails de cette histoire, toujours est-il que votre père fort comme un bûcheron a secouru le mien, le soignant, le portant sur ces épaules plusieurs heures d'affilée au travers des forêts pour enfin lui faire traverser la frontière suisse pour le confier finalement à un ami berger

apparemment habitué à ce genre de démarche.

Tout cela sans un mot, juste l'essentiel, l'homme semblait bourru et renfermé, pourtant bien déterminé à aller au bout de son sauvetage. Papa a semble-t'il, cherché pendant des années le nom de son sauveur, sans succès !

C'est ainsi que j'ai récupéré le flambeau, me voilà récompensé de mes efforts puisque ce jour, je m'adresse à vous ! Je sais que vous aussi, vous avez récemment perdu votre père, pourtant, j'ai besoin de remercier le fils de l'homme qui a pris soin du mien, sans lequel, je ne serai pas né moi-même. Je pense que vous êtes certainement de la même trempe que votre père, ne dis t'-on pas que le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre ?

Pardonnez-moi la longueur de cette missive, il fallait bien que je m'explique

*en long et en large pour vous convaincre d'accepter sans réticence aucune, la somme d'argent que mon secrétaire particulier vient vous remettre en mains propres.*

*Cela vous paraîtra peut-être beaucoup, la question qui se pose est : combien coûte la vie d'un homme aussi important que peu l'être un père aimant ?*

*Recevez, monsieur, au nom de mon père et de moi-même l'expression de notre extrême gratitude pour ce geste de bravoure datant de tant d'années en arrière, qui méritait bien d'être mis en avant et hautement récompensé.*

*Votre dévoué.*

*Albert Cohen.*

*P.D.G. société méditerranéenne internationale d'import/export maritime VOGOVENT.*





grignotant nos plus beaux souvenirs. Je vais répondre à toutes tes questions ma douce aimée jour après jour se sont toujours les mêmes. Nous nous sommes rencontrés le 7 novembre 1925, à la gare Montparnasse à Paris. Tu avais perdu ton ticket, tu avais froid, plus d'argent non plus, et ne savais comment rentrer dans la pension de famille que tu habitais à l'opposé de la ville. Moi, je te regardais complètement transi, ce n'était pas par le froid... Je t'ai offert mon aide, nous ne nous sommes plus jamais quittés... Ma Sarah, tu n'es pas abandonné dans cette clinique aux portes fermées. Tout à l'heure, nous prendrons le thé ensemble, j'emmènerai tes pâtisseries préférées, ensuite je te raconterai dans les moindres détails la jolie vie que nous avons eu tous les deux. Sur ta table de nuit, il y a un flacon bleu ; du parfum, c'est le mien, il t'apaise toujours, c'est parce-qu' il te



la punition est déjà suffisamment dure à supporter ! Vous avez peut-être oublié que vous avez un fils ? Du reste, dois-je vous rappeler que je suis le seul héritier de vos précieux hôtels ! Tout cela est grotesque ! Bien que vous ayez tenté de m'expliquer le pourquoi de ma « punition », j'avoue que parfois, je me demande tout en effectuant mes diverses besognes, le pourquoi du comment de ma situation actuelle, en somme « - qu'es-ce que je fous là ? » Vous me menacez de me couper les vivres, chère mère, connaissant votre caractère peu accommodant, je ne doute pas une minute de la réalité de vos menaces, voilà pourquoi je suis encore ici en train de jouer cette farce stupide. Je ne comprends toujours pas vos motivations, certes, j'ai perdu la montre de grand-père au casino, après tout, c'était une vieille montre ! Le principal intéressé de cette perte est mort depuis

fort longtemps, où donc est le problème ?  
Ma promesse de ne plus jouer ma rente  
mensuelle au casino ne vous suffit 'elle  
pas ? Pourquoi vous sentez vous obliger  
de m'humilier en me faisant jouer ce  
rôle de valet à la botte de gens qui me  
cireraient les chaussures si seulement ils  
savaient qui je suis ! La gouvernante,  
pourtant seule au courant de mon  
identité, ne me ménage absolument  
pas ! C'est une femme austère au  
chignon serré, elle ne cesse de m'intimer  
des ordres toute la journée d'un ton  
dédaigneux, c'est insupportable !  
Parfois, la nuit, je fais de mauvais rêves,  
je rêve que tout cela est vrai, que je n'ai  
jamais eu de rang ni de titre, et au  
mieux du pire, que j'ai n'ai jamais reçu  
votre amour de mère, ensuite, je me  
réveille en sueur... Vous m'avez dit,  
seulement pour trois mois, ce simulacre  
est au-dessus de mes forces, pourtant je  
tiens le coup, tous les matins, je me lève

à cinq heures, je regarde la plage face à l'hôtel par la petite vitre de ma mansarde tout en me disant, que ce jour non plus, je ne pourrais en profiter inconscient comme avant. Je tiens bien le secret comme vous me l'avez vivement conseillé, mon compagnon de chambre est un homme agréable à vivre, propre et serviable, il est valet également. Il allège beaucoup de son humour décapant mon triste quotidien. Je ne comprends pas son sourire de joie planté sur son visage du matin au soir ! Il y a également une jeune fille, femme de chambre avec des grands yeux verts que j'ai envie de protéger, je ne sais pourquoi, elle a l'air troublé lorsque je suis non loin d'elle, elle devient maladroite et casse la vaisselle de porcelaine, je ne comprends pas son attitude. Bon, je ne sais pourquoi j'en suis venu à vous parler de tout cela, je n'attends qu'une chose, un mot de vous,

14

cela parce qu'au début j'étais triste de le voir partir, après je l'ai regardé très très longtemps en me couchant sur la neige et je me suis dit qu'il volait comme un oiseau. Je sais que très bientôt, dans deux dimanches, cela fait deux messes, je repartirai dans ma vraie maison de Paris. Isabelle m'accompagnera jusqu'à la gare où tu viendras me chercher. Elle m'a dit aussi que tous les méchants qui aimaient pas les jolies étoiles dorées sont repartis dans leur pays. Maintenant, je suis très grand, je crois même que je te dépasse, c'est grâce au bon lait qui sort de la vache parce qu'Isabelle m'en a donné plein tous les jours. Maman, je suis tellement content que je vais pas pouvoir dormir jusqu'à ce que je te voie devant mes yeux. C'est Isabelle qui écrit pour moi, tu sais maintenant, je l'aime très beaucoup, elle est ma gentille fée qui me donne toujours de bonnes tartines de confiture le matin (c'est elle

qui les faits). Elle a dit que tu es dans une maison pour beaucoup dormir parce que tu es très fatiguée, pourquoi t'es fatiguée ? Moi, je voulais que tu viennes de suite, le temps dure beaucoup de temps depuis que je sais que bientôt je vais te faire des gros bisous.

Maman, Isabelle doit faire la soupe, je vais l'aider. Je voulais dire aussi, je pourrais faire la cuisine si t'es de nouveau pas bien à la maison, j'ai l'habitude tu sais...

Maman, je t'aime plus fort que moi.

David.

Au fait, je sais comment prendre les poissons gris dans la rivière sans canne à pêche, c'est trop facile, juste avec mes mains !

// En relation avec recueil lettres de septembre //



//

Don Albano de Barajas,

17

*pour revenir fébrilement à vos propos, vous étiez si distant pendant votre séjour chez nous à l'hacienda que j'ai bien pensé vous être totalement indifférente, vous venez réparer avec cette présente lettre ma déconvenue cuisante. Avant de vous révéler mes sentiments pour vous, de peur également d'essuyer une déception, il faut que je vous parle de mon passé. Je ne suis peut-être pas une personne digne de votre amour, je ne suis pas de votre rang, ni même de votre condition. Mon oncle et ma tante sont mes bienfaiteurs puisqu'ils m'ont recueilli mon frère et moi dans un orphelinat à Londres en septembre 1813. Mes parents étaient des bonnes gens, ouvriers dans une usine de textile. Ils sont morts tous les deux le même jour dans un incendie qui a ravagé notre modeste immeuble. J'ai très peu de souvenirs de cette période de ma vie, je me revois juste faire la connaissance de*

mes bienfaiteurs tandis que, je ne sais pourquoi, je frottais en souillon les marches d'un escalier qui me semblait immense au point peut-être de monter jusqu'au ciel. Je les ai aimé de suite, ils m'ont sauvé moi et mon petit frère, je leur suis débitrice pour le reste de mes jours. Ils m'ont offert un foyer aimant, le confort et même le luxe auquel je dois bien l'avouer je me suis habitué fort rapidement. Je garde en moi cette petite fille modeste, c'est pourquoi j'ai toujours autant de déférence pour les gens qui nous servent, (j'ai remarqué votre regard surpris lorsque je m'adressais à l'un d'eux), mon chemin était probablement de servir moi aussi. Voilà, je vous ai tout avoué, j'ose espérer qu'après cette révélation, je serai toujours digne à vos yeux de votre affection. Dans l'attente impatiente de votre réponse, je vous garde dans mon cœur comme un espoir doux et délicat.

*Aglaé de Cortanza.*

// Lettre en relation avec le recueil de  
septembre //

[illegible]

*Venelles, Sud de la France.*

*Lundi 6 janvier 1997.*

Monsieur l'instituteur,

Je suis actuellement alitée avec une forte sciatique c'est pourquoi je vous fais remettre cette lettre. Ma fille Christelle est rentrée de l'école en larmes vendredi soir, vous ayant remis sa punition le matin cosignée par nos soins, elle n'a pas compris qu'à sa lecture vous la traitiez d'enfant machiavélique ! Il semble qu'un gros malentendu soit à l'origine de votre réaction un tantinet exagérée ! Je vous remets les faits en mémoire ; ma fille rentre mardi dernier avec une punition à réaliser pour le